

Joanick Aguilar

Pourquoi moi ?



Pourquoi moi ?



Joanick Aguilar

Pourquoi moi ?

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2009

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-1579-0

Dépôt légal : Juin 2009

© Edilivre Éditions APARIS, 2009

A Manole ; mon grand-père...

Sommaire

Enfance	15
Séparations	31
28 juin 1992, Brive-La-Gaillarde	39
De balades en évasions... ..	55
Fatalité	71
Fuir ? Non, se sauver soi-même... ..	83
Toulouse, le point de départ	95
Remerciements	119

Vous ouvrez votre esprit à l'univers de ce que le mien pense et a écrit ?

C'est une chose à laquelle il va vous falloir réfléchir un peu,

du moins si vous êtes plutôt du genre à croire en vos convictions personnelles et

à n'accepter que ce qui vous semble être de votre point de vue...

Vous aimez vous plonger dans un univers imaginaire, à vous construire votre propre paysage, vos personnages selon votre façon de les concevoir, vos décors, votre idéal ?

Mais ne croyez pas avoir le monopole de l'invention, ne pensez surtout pas qu'une œuvre n'est faite que de fiction et d'imagination, qu'elle est issue d'un esprit judicieux ou romantique, non... Surtout pas non...

Ce que vous allez lire n'est pas un rêve, ni une invention. C'est quelque chose de triste, quelque chose de déroutant, quelque chose qui fait mal, qui m'a détruit et qui m'a ensuite permis de me reconstruire... Ce n'est pas un mal gratuit. Ce n'est pas même un monde d'horreur et de sang que mon

cerveau pervers aurait pu mettre à la lumière du jour, détrompez-vous !

Ce que vous allez lire n'est pas pour vous contaminer de ce mal qui me ronge et qui ne fait qu'agrandir la haine qui est en moi, c'est quelque chose que vous côtoyiez tous les jours, c'est une chose de tout le monde...

C'est tout simplement... la Vie !

Mais la mienne !

Enfance

Comme un bon nombre d'entre vous, je n'ai pas beaucoup de souvenirs de ma petite enfance, de cette fragilité, de ce cocon familial dans lequel tout le monde vous aime tout de suite, sans vous connaître, ni même sans vous aimer vraiment. J'ai quelques images en tête, quelques photos, quelques sourires flash qui tendent mes joues creuses d'adulte à penser à certains moments de mes premiers instants sur pattes :

« – Qu'est-ce que t'étais mignon ! »

(Merci ma Tante, tu m'as aidé là...)

Comment apprendre sur moi-même si je ne me souviens de presque rien ? Si les seuls moments qui me reviennent à l'esprit sont ceux que je feuillète sur les anciennes photographies des albums de famille...

Je me mets alors à idéaliser mon passé...

Je venais à peine de prendre ma première respiration dans ce nouveau monde que déjà, j'étais entouré de plein de gens qui ne ressemblaient à rien et de ma future famille que je ne connaissais pas pour le moment mais les présentations n'allaient pas trop

tarder. Tout cet accueil sans même avoir réussi à décoller mes yeux de leurs paupières gluantes :

« Oh, là le petit chéri ! Qu'il est beau ! Il a la forme des yeux de sa mère ! Voyons leur couleur... Ouvrez les yeux, allez ouvrez-les mon petit cœur... »

C'était ce jour-là que j'ai commencé à détester ma grand-mère. Pas « détester » au sens fort mais quand même... Et les « areu », les « gouziiii, gouzaaa », les « a dada »... Sauvez-moi mon Dieu ! C'est d'ailleurs dans ces moments-là que j'ai su qu'il n'existait pas le Bon Dieu... Ou alors chaque fois que je l'appelais pour me sortir des grimaces des uns et des autres, soit il s'amusait avec son bœuf et son âne, soit il était au marché avec les Rois mages...

Quelle détresse, si vous saviez ! Parce qu'au début, on est content, on éclate franchement de rire à sauter à toute vitesse sur vos genoux, je ne dis pas le contraire. Mais parfois, certains d'entre vous y mettent vraiment du cœur... Et c'est toujours pénible quand maman nous met au lit parce qu'on hurle... Evidemment elle se fait pas fouetter les fesses par deux grosses cuisses toutes les 5 secondes pendant des dizaines de minutes ! Enfin je crois pas...

La nuit, ce que j'adore, c'est réveiller papa et maman... Parfois j'ai faim mais parfois j'aime bien voir leurs têtes endormies, encore fraîchement marquées par les draps et leurs cheveux débraillés... Je prends toutes les nuits une revanche sur la franche partie de rigolade qu'ils se sont offerts quand je suis sorti du ventre maternel. Moi qui venais de faire tant d'efforts... Remonter un couloir dans lequel il m'a fallu faire de la place, monter un col, descendre ce col, me mettre dans bon sens pour la sortie afin de n'embêter personne, puis me faire secouer par un

tortionnaire vêtu de blanc qui me claquait violemment les fesses, en coupant une partie de moi avec de longs doigts métalliques... Rien qu'en y pensant, cela me rends nerveux...

Quelques fois, papa me promène dans le salon en me faisant tenir sur mes pieds et en me tenant par les mains... Il chantonne par-dessus le marché. Il est mignon pourtant mais il est vrai que quand il chante, je suis ailleurs, un peu comme transporté à un concert de Franck Michael.

Maman se maquille en se regardant dans un petit miroir, ma grande sœur me tire la langue pour voir si je fais de même mais j'ai tout mon temps non, pour devenir con ?

On verra, en tous les cas, il me tarde déjà de pouvoir marcher tout seul comme eux, pour aller et venir à ma guise, pour courir me cacher dès que l'on voudra me faire faire un tour de genoux, pour tourner autour de la table et énerver les parents avant que leurs invités arrivent pour dîner, pour ouvrir la porte de leur chambre en prétextant un cauchemar lorsqu'ils seront en plein câlin...

En fait, ce n'est pas si pénible d'idéaliser son enfance... Je trouve même cela assez passionnant... Mais passons aux choses sérieuses et parlons de ce que je sais de moi.

Elle était belle ma maison rue Alsace-Lorraine ! C'était mon cocon, c'était ma maison, mon bateau. Et j'en étais le Capitaine même si ce n'était pas moi qui y donnais les ordres. Je ne savais cependant pas la joie et le bien-être qu'elle m'apportait à l'époque lorsque j'y vivais au quotidien.

Je suis donc né le 27 septembre 1981, en cette petite ville de Saint-Girons, en Ariège dans le sud-ouest de la France. Je pesais 2 kilos 840 et mesurais 37 CM à ma sortie de prison. J'étais content, j'en avais pris pour neuf mois. Tout cela pour avoir pousser mes collègues et avoir attaquer le gâteau tout seul. Tellement content que je me suis tenu à carreaux pour être libéré un peu avant. Et j'ai frappé à la porte un peu trop tôt. A l'époque, papa était déjà un grand joueur de rugby et passait quasiment tous ses dimanches à s'adonner à sa passion. Pendant ce temps-là, maman meublait ses journées à rendre visite à ses amies ou à regarder la télévision en attendant de pieds fermes celui qui partageait sa vie depuis déjà cinq ans.

Et j'ai bien entendu été libéré un dimanche. Comme à l'habitude, papa était en match à l'extérieur et maman, elle, épluchait des pommes de terre chez une amie chez laquelle elle devait dîner le soir même... Bref, je choisissais le bon moment pour briser le barrage de maman et donc lui faire lâcher ses eaux... Il était 19h00. J'ai pointé le bout de mon nez 3 heures plus tard, à 22h00 plus précisément. Et oui, j'étais pressé, je vous l'ai dit. J'ai tout de suite voulu leur montrer à qui ils avaient affaire et suis donc apparu tout... Bleu !

Le cordon qui me reliait à maman avait prit possession de ma gorge et voulait que je reste à l'intérieur. Ne voulant pas exécuter cet ordre et animé d'un urgent désir de commencer ma vie dans ce milieu qui, jusque là, m'était inconnu, je n'eu qu'à crier pour que le tortionnaire coupe ce petit bout de moi et me libère donc de mes chaînes. Je venais de montrer que j'avais du caractère... Même si maman et toutes ces pipelettes blanches à ses côtés, me

regardaient en riant pendant que certaines pleuraient. Ah ! Si vous aviez vu la tête de maman, ce jour-là. Un lifting imposé mais a durée déterminée... En plus, aucune décence, elle écartait les jambes et tout le monde regardait !

Je commençais à aimer ce monde d'exhibitionnistes et de voyeurs et me contentais de me rassurer : On m'attendait afin de faire justice et de rendre la monnaie à tous ceux qui profitent des autres. Je n'avais que quelques minutes au compteur de ma respiration et je savais déjà pourquoi j'étais là : J'étais mandaté pour rendre justice !!!

Mes premières années se passèrent bien dans ce nid familial. La maison était grande et j'eus la surprise, à mon arrivée de l'hôpital, d'y trouver deux personnes un peu plus grandes que moi. Et c'est là que toute ma théorie sur mon ascension vers la lumière vint à être bousculée. Je vous explique. Selon ma mère, c'était deux filles qui bien avant moi étaient, elles aussi, sorties de son ventre. Et puisque nous venions du même panier, nous étions considérés comme les enfants de cette jeune famille et par conséquent, ces deux grands machins étaient mes « sœurs ».

Alors là, c'était trop fort ! Tout le monde prétendait que je sortais du même terrier que ces deux caisses, que j'avais donc pris le même chemin qu'elles, ce qui signifie que ma route avait déjà servi. J'aurais bien voulu les y voir, moi, tous ces artistes en herbe dont les théories sur la vie et les choses de l'Amour traduisaient bien des façons de faire !

Premièrement, je suis sorti en solitaire, sans aide de personne et si j'avais rencontré ces deux inconnues là-dedans, non seulement j'aurais eu la décence de les

saluer mais en plus je leur aurais demandé la raison de leur présence dans le corps de ma maman.

Deuxièmement, je ne me sens en aucun cas familier avec elles. L'une a des cheveux longs, noirs et bouclés pendant que l'autre voit sa chevelure s'arrêter net à la hauteur de ses épaules et qu'elle a les yeux couleur du ciel.

Et dernièrement, elles ne seront mes sœurs que quand je l'aurais décidé et lorsque je serais aussi grand qu'elles.

Voilà ça c'est fait revenons-en à moi...

Ma chambre était grande, tapissée de jolis motifs que maman avait prit soin de poser. J'avais des jouets dans les moindres recoins de cette pièce dans laquelle je me plaisais à m'enfermer pendant des heures. Et là je m'en donnais à cœur joie ! Qu'est-ce que je riais tout seul à inventer des guerres pour mes petits bonhommes en plastique, mes « G.I. Joe ». Un matin c'était une affaire de meurtre et il fallait que le Colonel intervienne avec son armée pour stopper les criminels. Une après-midi, c'était un Hold-Up dans une grande banque qui était la raison de tant de vacarme dans ce 15 M2 du fond de maison. Qu'est-ce que c'était bien de rêver de mes propres guerres, à mes propres histoires, à mes disputes, mes bagarres, mes coups de pieds spéciaux, mes disparitions et réapparitions magiques. A travers moi, tous ces petits êtres avaient une vie palpitante et devenaient immortels. Ils connaissaient des arts martiaux qui n'étaient même pas dans les livres, ils pratiquaient une magie encore inconnue, ils parlaient avec des mots qui, sans moi, n'auraient jamais pu sortir de leurs bouches... J'étais déjà un artiste je vous dis !

Tous les matins de ma tendre enfance étaient les mêmes... Je réveillais la famille très tôt pour bien leur faire comprendre que leur sommeil dépendait de ma seule et unique décision. Et bizarrement, tout le monde me comprenait tout de suite. On m'apportait un biberon de lait chaud et je n'avais plus qu'à me coucher et à me laisser nourrir. Excellent d'être le chef ! Innocence et petitesse, telles étaient mes forces en ces jours qui m'apparaissent encore comme les plus beaux de ma vie. Je ne savais encore rien du monde qui s'offrait à moi, je ne connaissais rien de l'histoire du monde, excepté que le chouchou de maman était cette année-là, Président de la République, un certain Tonton... Mais pour l'instant il restait un mystère à mes yeux !

Puis j'atteignis l'âge pour aller à l'école.

« Quoi, quel âge, c'est quoi l'école ? »

Papa disait que c'était un endroit où je deviendrais comme les grands, où j'apprendrais tout ce qu'ils savaient à leur âge et où je me ferais beaucoup d'amis pour jouer avec moi. Et après ces explications, je ne vous dis pas comme je me suis senti seul et totalement incompris... Quelle détresse ! Même mon papoune n'avait encore pas compris que je n'avais besoin de personne pour m'amuser, que cela m'était parfaitement égal de ne pas avoir autant de connaissances que lui... J'étais né pour faire mon chemin tout seul, sans aide, à ma propre volonté, à rêver, flâner, penser librement.

Devant l'entêtement simultané de mes parents réunis, je me voyais dans l'obligation d'accepter une journée « test » afin de voir si, « éventuellement » j'étais fait, ou non, pour vivre en communauté au

milieu de petits gars pendant plusieurs heures par jour. Me voilà donc bien installé dans mon siège auto à l'arrière de la petite Peugeot de maman, couvert d'un tee-shirt, d'un pull en laine de mouton, d'une salopette sur laquelle couraient des chevaux brodés et d'un gros veston. Ce jour-là, en descendant de la voiture, on aurait pu me prendre pour un berger tellement j'avais de créatures sur mes vêtements... Et tout cela, bien entendu, sous l'œil enjoué et émerveillé de cette maîtresse qui crût bon d'ajouter :

– « Mais il est tout mignon avec ses bottes. Oh, et ce pompon sur le bonnet ! ».

Si maman n'avait pas été là à ce moment précis, il ne serait pas resté longtemps agrafé au bonnet, le Pompon ! A peine faisais-je mon entrée dans la classe qui allait m'enfermer pendant 10 mois de l'année dans cette pièce poussiéreuse et humide, que cette institutrice écorcha mon prénom en me présentant à voix haute à tous ces étrangers qui me saluèrent tous en cœur dans la foulée. Quelle machination ! Il n'était pas nécessaire d'être en Cours Préparatoire pour comprendre que tout avait déjà été prévu pour mon accueil et surtout pour me convaincre de revenir le lendemain... Et ça, c'était pas encore gagné !

Les premières minutes furent un véritable calvaire. Mal à l'aise, ne sachant où me mettre, épié, regardé par tous ces petits monstres bien habillés... Il me fallait m'éclipser... Et pendant que je cherchais un endroit, une issue, une faille qui me permettrait de pouvoir m'échapper de ces limbes et de regagner ma maison, l'un d'entre eux vint se poster devant moi et fixa son regard au niveau de mon visage sans avoir l'air de vouloir l'en ôter. Quelle audace ! Il

commença à me parler avec sa petite voix douce et cristalline :

– « Comment tu t'appelles ?

Devant le silence que ma bouche immobile laissait entendre, il rajouta :

– Moi, ze m'appelle Brif. »

Alors déjà que sa tête ne me convenait pas, ces quelques mots de présentation volontaires de sa part vinrent à me convaincre de l'idiotie de ce petit bout d'homme. Je voyais clairement ses intentions : il avait voulu paraître bien élevé aux yeux des deux Demoiselles qui nous faisaient la classe et qui s'empressèrent de le féliciter juste après. Et étrangement, c'était paradoxal.

Comment un être aussi stupide pouvait-il avoir de si bonnes idées pour attirer le regard et la gentillesse des professeurs ? Pour pouvoir m'en aller sans attirer l'attention de ces deux fainéantes, autrement dit de ces deux fonctionnaires, il me fallait gagner leurs confiances et ne pas leur créer trop d'histoires. Je décidais donc de consacrer ma journée à regarder faire le petit « Brif » et à examiner ses moindres faits et gestes afin de tirer profit de tout cela. Ma nouvelle vie à l'école commençait à me plaire et cet épisode de présentation de ce petit garçon, égaya ma curiosité et me fit m'intéresser à autre chose qu'à mes habitudes. J'étais alors prêt à communiquer...

Après de longues minutes à parler de tout et de rien, de nos parents, de nos façons de vivre et de nous amuser, les deux jeunes femmes nous posèrent des questions plus intimes afin, comme elles le disaient de « tester notre facilité de compréhension et d'ouverture aux autres »... Que de belles phrases

pour si peu d'intérêt ! Elles auraient dit qu'elles voulaient enquêter sur nos relations avec nos parents cela aurait été à la fois plus honnête et plus direct... J'étais vraiment le personnage principal d'une machination et aucun de mes nouveaux petits camarades ne semblait s'inquiéter des mauvaises intentions des deux stratèges.

En moi, quelque chose prenait ébullition et je ne savais pas combien la force qui m'habitait prenait le dessus peu à peu et allait bientôt leur faire comprendre que je n'avais pas l'intention de les laisser nuire à tous ces petits innocents de 2 ou 3 ans, pas plus. Ça montait, ça montait, ça m'énervait même... C'était très étrange d'ailleurs : C'était à la fois de la rage, de la haine, de la peur et de la timidité. Bien des comportements qui à l'habitude ne se rejoignent pas mais qui, en moi, avaient créés un mélange assez étonnant de malice et de frustration dont ces deux « irréprochables » éducatrices allaient très vite être les témoins. Après une question assez prétentieuse, je dois l'admettre, que l'un de mes camarades fit concernant les récompenses promises à ceux qui travailleraient bien tout au long de l'année, je me fis violence et interrompis sèchement toutes les conversations en disant :

« Ça ne dois pas être facile pour vous de vous occuper de tant de petits bouts de choux ? »

Elles se mirent à sourire avant que j'ajoute :

« Mais moi à votre place, ça me détruirait de consacrer ma vie à des enfants qui ne sont pas les miens... Raison de plus si je n'en ai pas un à moi... ».

Tout le monde se mit à rire. Les petits, je ne leur en ai pas voulu parce qu'ils n'avaient vraisemblablement

rien compris de tout ce que je venais de dire, mais les grandes elles ! Voilà que l'une deux s'approchait de moi et lâchement je ne pus bouger. J'étais pétrifié par cette beauté qui me tenait à présent par le bras droit. Elle se mit à genoux devant moi essuyant mon refus quant à sa proposition pour que je parte m'installer à côté des autres. Elle commençait à tirer un peu mon bras mais je ne disais rien afin de ne pas lui montrer qu'elle avait le dessus. J'étais un homme et je devais assumer tout ce que je pouvais ou avais bien pu dire... Bon là il était vrai que j'y étais aller un peu fort mais au moins cela avait le mérite d'avoir fait passer le message. Quand elle réussit à me lever, elle colla ses douces lèvres contre mon oreille en chuchotant :

« Ne t'inquiète pas mon bonhomme. Ce n'est pas grave. Viens, n'aie pas peur... »

Quelle voix douce et mielleuse ! D'où venait-elle ? Je me sentis apaisé, comme si ma peau se frottait à du coton. Mon cœur palpitait comme un tambour, mes mains tremblaient comme celles de ma grand-mère lorsqu'elle porte sa cuillère de soupe à sa bouche et des petites sensations électriques avaient traversé mon ventre.. Je me rendis compte qu'en fait maman m'avait déposé ce matin au paradis et que mon ange était venu jusqu'à moi. Moi qui l'avais pris pour un diable, comble de l'ironie...

Et c'est depuis cette quatrième heure de classe en première section de maternelle que l'école su m'adopter et qu'elle devint mon allier pour les 18 autres années à venir.

Que la vie était merveilleuse depuis que l'école était là ! Plus d'ennui, plus de solitude amère et glaciale... Plein d'amis à qui confier mes secrets, avec lesquels partager mes plans d'espionnage et mes